

Lucile Cognard

S'identifier à son symptôme

Dans notre milieu analytique, l'expression est connue : « s'identifier à son symptôme ». D'où vient-elle, que recouvre-t-elle ? C'est la question que je me suis posée car chaque fois que je l'entendais, cette expression restait obscure pour moi. Et même je m'en méfiais.

C'est une expression qui prête à confusion parce qu'elle convoque les notions d'identification et de symptôme, pour au final ne tenir debout qu'à évider le sens qu'on attribue naturellement à ces deux notions.

Je vais expliquer l'expression ; lire pas à pas avec vous le passage où Lacan prononce cette expression ; et pour finir poser la question de son lien à l'École : quels liens sont possibles pour le sujet ?

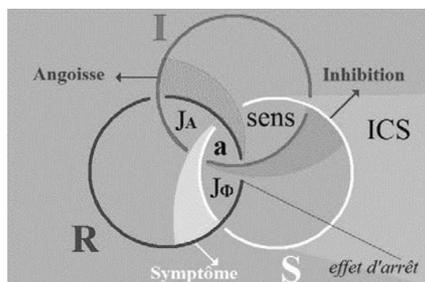
Aperçu

L'identification au symptôme vient remplacer l'identification au *symptôme de transfert* que l'entrée en analyse a instaurée.

Cette identification met fin à la course à la vérité, et à la croyance dans les identifications qui en découlent. Cette identification au symptôme remplace l'identification, indéterminée et incertaine, au *manque à être*, identification qui prend des formes très diverses, mais toujours liées au grand Autre.

Le symptôme dont on parle dans cette expression, c'est celui que Colette Soler qualifie de fondamental par analogie avec le fantasme fondamental. Cet adjectif a le mérite de le distinguer immédiatement des autres symptômes.

Je vais dessiner rapidement le nœud borroméen et situer le symptôme fondamental.



Vous voyez que le symptôme fondamental est dans le réel, en dehors du symbolique. C'est un réel imprédictible. On dit aussi que c'est un signifiant du réel. L'expression « signifiant du réel » s'oppose à l'expression du « signifiant dans le réel » qui, lui, renvoie à la place ici de la jouissance phallique, et au signifiant phallique. Donc ce n'est pas un signifiant dans le réel, ce n'est donc pas le trou dans l'autre : \mathcal{A} .

C'est, par contre, le signifiant du trou dans l'autre que l'on écrit : $S(\mathcal{A})$. Le glissement métonymique s'y arrête, c'est le point de capiton de la ligne des signifiants de l'inconscient, que l'on trouve tout en haut à gauche dans le graphe. Et l'interprétation qui tient compte du réel vient pointer ce signifiant. Vient le montrer : silencieusement car il est imprédictible.

Ce qui est connu, c'est qu'une interprétation significative dans l'analyse vient pointer et faire émerger le signifiant refoulé d'une métaphore. La nuance que l'on peut faire pour caractériser l'interprétation qui tient compte du réel, c'est que celle-ci vient désigner un « dire qui indique sans énoncer ». L'expression est de Colette Soler, elle l'a utilisée au séminaire École à Paris, ce 8 mars. Elle y égrenait les occurrences chez Lacan d'une interprétation qui tient compte du réel. En particulier, elle signalait ce passage dans « La direction de la cure » datant de 1953. Dans ce court extrait, Lacan appelle ce réel « l'horizon déshabité de l'être » :

« À quel silence doit s'obliger maintenant l'analyste pour dégager au-dessus de ce marécage le doigt levé du *Saint Jean* de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive ¹ ? »

1. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 641.

Le symptôme fondamental est construit sur ce signifiant qui ne peut pas faire sens car il est détaché de la chaîne de l'Autre. On dit aussi que c'est le signifiant primaire du traumatisme, signifiant venant marquer l'émergence d'une jouissance première du sujet, hors chaîne signifiante donc. Il émerge, dit Lacan, grâce à la « vertu allusive » de l'interprétation, grâce à l'équivoque dit aussi Colette Soler lors de cette conférence. C'est le terme que Lacan utilise dans « La troisième », je vous lis ce passage très important :

« [...] c'est qu'à nourrir le symptôme, le réel, de sens, on ne fait que lui donner continuité de subsistance. C'est en tant au contraire que quelque chose dans le symbolique, se resserre de ce que j'ai appelé le jeu de mots, l'équivoque, lequel comporte l'abolition du sens, que tout ce qui concerne la jouissance, et notamment la jouissance phallique peut également se resserrer [...] ² ».

L'expression chez Lacan

Mais revenons à l'expression : on la trouve à la toute fin de l'enseignement de Lacan, dans la leçon du 11 novembre 1976. C'est la première leçon du séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile a mourre*. Lacan déclare en début de séance qu'il va essayer d'« introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient ».

Il commence cette leçon et s'interroge de nouveau sur ce qu'est l'inconscient :

« C'est de l'Autre avec un grand A qu'il s'agit dans l'inconscient.

Je ne vois pas qu'on puisse donner un sens à l'inconscient, si ce n'est de le situer dans cet Autre, porteur des signifiants, qui tire les ficelles [...] c'est là que se soulève la question de ce qu'est le sujet à partir du moment où il dépend si entièrement de l'Autre ³. »

L'inconscient relève de l'Autre, c'est clair. Et dans les pages précédentes, Lacan a dressé la liste des identifications freudiennes agissantes dans cet inconscient :

- l'identification au père, dite par Freud identification d'amour ;
- l'identification hystérique, dite par Freud de participation ;

2. J. Lacan, « La troisième », 3 novembre 1974, transcription de Patrick Valas.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile a mourre*, transcription Staferla, inédit.

- puis une troisième identification, celle dite par Freud d'un trait.

Ces identifications sont des identifications d'aliénation, *via* l'Autre. Elles viennent de l'Autre et lui empruntent ses signifiants. Le parcours d'une analyse permet de faire chuter ces identifications. C'est-à-dire que le dévoilement d'une identification la vide de sa prégnance et le sujet n'y est plus arrimé comme avant. On parlera alors au cours d'une analyse de la chute des signifiants maîtres, de la chute des identifications aux idéaux et aussi de la chute de l'identification phallique.

Poursuivons la lecture :

« Alors en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ça serait ou ça ne serait pas *s'identifier*... *s'identifier* en prenant ses garanties, une espèce de distance... *s'identifier* à son symptôme ? »

Voilà l'expression.

Ensuite, après avoir comparé au partenaire sexuel ce symptôme, qu'on peut connaître, dit-il, comme un homme connaît une femme, Lacan précise le terme *connaître* :

« [...] c'est un fait, j'ai proféré que le symptôme pris dans ce sens c'est [...] ce qu'on connaît, c'est même ce qu'on connaît le mieux, sans que ça aille très loin.

Connaître n'a strictement que ce sens.

C'est la seule forme de connaissance prise au sens où l'on a avancé qu'il suffirait qu'un homme couche avec une femme pour qu'on puisse dire qu'il la connaît [...] ».

Et un peu plus loin, Lacan dit :

« Alors qu'est-ce que ça veut dire connaître ?

Connaître veut dire :

- *savoir faire avec ce symptôme,*
- *savoir* le débrouiller,
- *savoir* le manipuler.

Savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme.

Savoir faire avec son symptôme c'est là la fin de l'analyse.

Il faut reconnaître que c'est court.

Ça ne va vraiment pas loin. »

Connaître son symptôme, le débrouiller, le sortir du brouillard, c'est différent de ce qu'une analyse dépose de savoir. La quête de vérité produit un savoir sur les symptômes du sujet, elle produit du sens, mais le sujet ne s'y reconnaît pas vraiment, parce que cela ne le définit que partiellement, fugitivement. Le sujet ne peut pas s'y arrêter car, de structure, un signifiant le pétrifie ou au contraire le sens fuit, glisse toujours. On est là en présence des identifications évasives via l'Autre et du mécanisme de la quête de vérité qui peut rendre l'analyse infinie.

À l'inverse, ce *savoir-manipuler*, son symptôme, c'est un autre type de savoir, c'est la solution que l'analysant trouve en fin d'analyse.

Je rappelle ce que Colette Soler disait du passeur en décembre lors de notre Rencontre internationale d'École : elle plaçait le passeur en zone de turbulence, zone d'incertitude, zone d'intranquillité, qui justement, lui donne chance de capter, de saisir au vol de quoi est faite la solution du passant qu'il écoute. Le passeur n'ayant pas encore de solution serait ainsi plus réceptif à la solution d'un autre. Et à la faveur du mot d'esprit il pourrait transmettre ce qu'il en a aperçu au cartel de la passe.

Cette solution, c'est son savoir-manipuler son symptôme, son savoir faire avec, son savoir comment *balancer stembrouille* avec la vérité qui rate toujours. Cette expression « balancer stembrouille » date du mois de mai de la même année et se trouve dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » :

« Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente.

Ce qui n'empêche pas qu'on court après.

Il y a une certaine façon de balancer stembrouille qui est satisfaisante [...] ⁴. »

Noué dans le nœud borroméen

Cette identification au symptôme, comme je l'ai déjà précisé, n'a rien à voir avec les identifications à l'Autre. Mais cette expression chez Lacan date de l'époque du nœud borroméen et implique que cette jouissance du symptôme n'est pas sans être nouée au fantasme,

4. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

à la cause du désir, à la lettre. Autrement dit à ce qui fait l'inconscient du sujet, cet inconscient lui permettant de s'insérer dans les discours qui font lien social.

Question : et *quid* du lien à l'École ?

Je voudrais ouvrir une question.

Colette Soler, dans les dernières séances de son séminaire à Paris (les 15 février et 14 mars 2012 ⁵), rappelle à l'opposé de ce que je viens d'avancer que l'identification au symptôme n'est pas favorable au lien social, ni non plus au lien d'École, car cela engendre plutôt des épars désassortis, des unarités.

Elle dit que l'identification hystérique semble bien la seule capable de faire lien dans une École, celle en particulier qui préside à ces groupes de travail qu'on appelle les cartels. Cette identification débouche sur l'hystérie analysante, celle qui produit du savoir parce que cette dernière met au cœur de l'élaboration d'un sujet le symptôme de l'autre. Colette Soler précise encore que l'hystérie analysante « intéresse et s'intéresse au symptôme de l'autre », c'est-à-dire intéresse les autres à ce symptôme et s'y intéresse, et c'est bien ce qu'a fait Lacan tout au long de son séminaire.

Alors la question que je me pose est la suivante : comment peut-on conjuguer ces deux identifications ? L'identification au symptôme, autistique, doit-elle finalement laisser place, dans la parole et les liens aux autres, à des occurrences d'identifications hystériques ? D'autant qu'il me semble que c'est bien ce qui se passe quand un passant donne son témoignage à la passe, il ne peut le faire qu'avec la vérité menteuse, il se fait analysant de sa propre analyse. C'est son hystérisation analysante qui est convoquée pour parler.

Mais alors, ces occurrences, comment s'ordonnent-elles, qu'est-ce qui les invite ? Quel est le lien avec le symptôme fondamental ?

5. Cours du ccp, « Ce qui retient les corps », 2011-2012, non encore paru, publication interne.